

Stage SNUipp 89 - 15 mai 2018

« Éthique et pédagogie »

Philippe Meirieu

Texte rédigé à partir de l'intervention de Philippe Meirieu, par Michèle Vannini sous sa responsabilité.

Ce jour-là était au confluent d'une grève de la SNCF et d'un stage avec Philippe Meirieu à Auxerre. La ligne ferroviaire Lyon-Auxerre était vide à perte de vue. Pas le moindre petit morceau de train ou de cheminot...

Et puis,..... à force de patience et de solidarité Philippe Meirieu arriva à Auxerre.

Quatre-vingts enseignants étaient là, réunis à l'ESPE.

Ce stage programmé par la Commission Pédagogique du SNUipp 89, intitulé

« Éthique et pédagogie », fait écho aux stages précédents : « Des mots pour penser le métier » avec Patrick Picard le 17 novembre, « Un pas vers la démocratisation du savoir par la compréhension des textes en maternelle » le 6 mars avec Isabelle Lardon.

Avec Philippe Meirieu, nous sommes à nouveau au cœur de la transformation de l'école.

Ce sont ces éclairages divers sur le métier qui amènent à des pratiques de classes engagées, incitent à réinventer le métier pour aller contre les fatalismes des inégalités scolaires.

Ce sont ces moments qui redonnent courage quand on se rassemble autour d'une problé-

matique professionnelle, accompagnés par la recherche. Le cadre syndical crée cet espace où se croisent pratiques et interrogations, doutes, convictions, inquiétudes et enthousiasmes.

La compréhension collective du métier se crée, dans l'idée que c'est tous ensemble que nous devons inventer l'école que nous voulons... et que cela passe par ce que nous faisons dans la classe

Ce stage « Éthique et pédagogie » arrive dans une période où la responsabilité pédagogique des ensei-

gnants est largement remise en cause.

Des injonctions démagogiques arrivent en rafale, gommant la complexité de l'acte d'enseigner, transforment l'enseignant en exécutant.

Il est de notre devoir de résister :

Savoir dire non à l'institution quand on n'est pas d'accord.

Édifier nos valeurs communes partagées, Discutées.

Renvoyer les conceptions qui sont les nôtres, appuyées sur cette éthique du métier à laquelle nous réfléchissons, ce 15 mai 2018 avec Philippe Meirieu.



Philippe Meirieu introduit son propos par quelques apports théoriques sur le travail de groupe fait par les stagiaires le matin. Il met en lumière la congruence entre le thème et la méthode, et par là-même l'expérimentation de la relation entre éthique et pédagogie.

Il explique comment, pour construire les consignes de travail données aux stagiaires, il s'est appuyé sur ses propres travaux qui renvoient à une typologie des opérations mentales à développer chez les élèves.

LA PENSÉE

Philippe Meirieu distingue quatre types de pensée :

La pensée inductive qui va des faits jusqu'au concept.

La pensée déductive qui est celle de la « méthode expérimentale ».

La pensée dialectique, celle qui oppose pour mieux comprendre.

La pensée divergente qui renvoie à la créativité, c'est-à-dire la capacité à imaginer des éléments à partir de rencontres improbables.

Cette pensée est fortement négligée à la fois par les instructions et par les manuels. Gianni Rodary, dans sa « Grammaire de l'imagination », montre que la créativité n'est pas la spontanéité, qu'elle nécessite des contraintes, à condition qu'elles soient fécondes, choisies pour libérer la pensée et non pour la brider.

LA CONTRAINTÉ

Il y a, autour de la notion de contrainte, tout un malentendu pédagogique, explique Philippe Meirieu, parce qu'on n'a jamais clairement élucidé cette notion : il y a d'une part les contraintes qui assujettissent, normalisent, obligent tous à faire pareil, voire interdisent de faire. Et il y a d'autre part, les contraintes fécondes qui rendent le sujet plus libre

parce qu'il va s'obliger à sortir des clichés spontanés, à aller chercher des choses nouvelles.

Cette distinction entre les contraintes assujettissantes et les contraintes libératrices est fondamentale en pédagogie. On retrouve cette distinction en

biologie, quand Georges Canguilhem distingue NORMALISATION et NORMALITÉ. Dans la *normalisation*, tout est pareil. En biologie, elle prend une forme très particulière et se nomme « Le cancer ».

La *normalité* est la construction de normes qui, au lieu de tuer la vie, l'obligent à se développer.

Dans toutes les sociétés humaines, il y a toujours lutte entre normalisation qui reproduit l'identique et normalité, contrainte qui impose à chacun de se dépasser.

Cette opposition est pour

Philippe Meirieu un point qui le sépare radicalement de toute une série de pédagogies dites alternatives qui fleurissent plus ou moins sous les noms de Montessori, Steiner ... Elles donnent lieu à des « écoles démocratiques » qui pratiquent une pédagogie « positive » sans interdit ni contrainte, confondant ainsi, spontanéité et créativité.

Il explique comment cette confusion est totale car, spontanément, l'enfant ne fait que reproduire ce qu'il a acquis dans son milieu familial ou dans les clichés diffusés par les médias. Pour qu'il s'en éloigne il faut des contraintes qui le libèrent de cette rétention dans le donné.

Cette confusion, dit-il, est au cœur d'une idéologie du « développement personnel » qui consiste à supprimer toute contrainte, à faire de nous des jardiniers qui entourent le développement, d'une spontanéité qui s'éveillerait si la bienveillance est là. Cette idée est profondément inégalitaire, anti-démocratique : elle renvoie à un donné quand il faudrait précisément construire une égalité, enjeu d'une école démocratique.



L'individualisme contemporain est très fort. On trouve de nombreux essais sur le développement personnel, mélanges de méditation de pleine conscience et de tisanes avec un brin d'écologie qui vous rend le bonheur.

Cette littérature prolifique renvoie toujours à une conception fondamentalement anti-démocratique qui va chercher dans le passé et dans le donné, de quoi développer l'avenir au lieu d'ouvrir des chemins nouveaux. On considère que l'enfant est une sorte de graine qui va « s'épanouir », comme s'il suffisait d'attendre, et que la graine s'éveille.

Or nous savons depuis longtemps qu'attendre, c'est entériner massivement les inégalités, que ce culte de la spontanéité enfantine est illusoire et renvoie à une sorte de résignation aux inégalités structurelles, sociales, psychologiques, linguistiques ...etc.

LA PÉDAGOGIE

Cela nous renvoie à la vraie question de la pédagogie, nous dit Philippe Meirieu, qui est celle qui l'a animé quand il a réfléchi aux contraintes qu'il allait donner aux stagiaires qui leur permettent de penser, de dépasser certaines représentations et d'aller au-delà d'idées toutes faites.

La pédagogie à ce titre c'est l'invention des belles contraintes, celles dont l'élève découvre qu'elles lui permettent d'être plus libre, plus inventif, plus imaginaire, plus émancipé par rapport aux clichés, aux dogmes, aux formes de pensées prédéfinies.

Se référant aux panneaux écrit le matin par les stagiaires, Philippe Meirieu relève « la laïcité » évoquée à plusieurs reprises comme étant bien l'émancipation de toute pensée prédéfinie.

Ce n'est pas l'enfermement de chacun dans ce qu'il est, c'est l'ouverture de chacun dans ce qu'il peut être.

L'invention des « belles contraintes » ne peut en aucun cas être l'objet d'une prescription ministérielle mais relève du jugement des enseignants, de leur créativité.

« Et l'on peut se demander aujourd'hui si, en matière

d'instructions ministérielles, nous sommes plutôt dans la normalisation, ou plutôt dans la normativité. Si par hasard nous étions plutôt dans

la normalisation, il faudrait s'inquiéter... »

Le travail pédagogique consiste à articuler les valeurs, les savoirs et les pratiques et de les incarner au quotidien « dans le moindre geste ». car aucune des trois ne peut être esquivée.

Si l'on enlève le pôle des valeurs ...

Une pédagogie qui prétendrait n'avoir que des connaissances et des pratiques, sans référence à des valeurs serait une pédagogie aveugle qui servirait des valeurs sans le savoir.

C'est ce qui se passe avec une forme de scientisme pédagogique. Dans son dernier ouvrage, Laurent Alexandre prétend que la question des valeurs est dépassée, que la seule question qui doive se poser est technique, qu'il faut investir dans des expériences pour augmenter le QI des élèves. ● ● ●



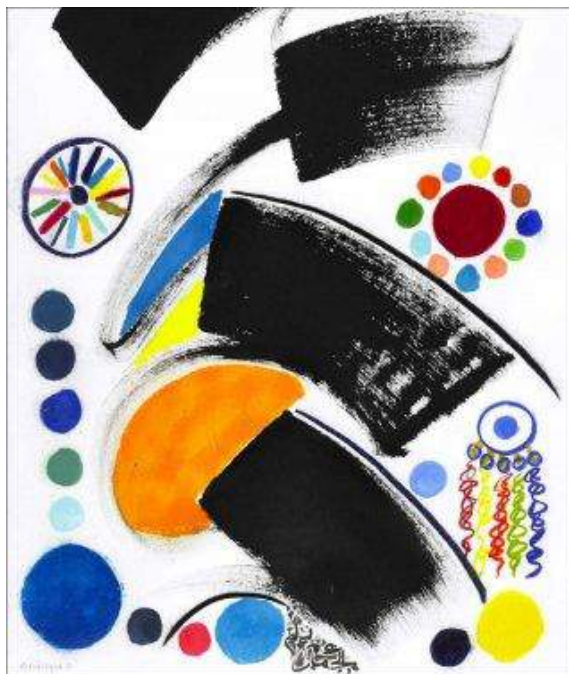
Philippe Meirieu décrit l'expérience Google qui consiste à prêter pendant six mois, des tablettes à des enfants de 3 ans sans aucune consigne.

La totalité des opérations que l'enfant a faites avec sa tablette est analysée, son profil cognitif en est déduit et Google vend aux familles comme étant 100% efficace, un programme d'enseignement du

primaire sur cinq ans à 25000 dollars entièrement fait par ordinateur .

Ces expériences sont présentées par Laurent Alexandre comme étant « l'avenir ».

Derrière tout cela, quelles conceptions de l'enfant, de l'homme, de la société, de la socialisation, des savoirs et de la culture, de l'émancipation ?



Ces valeurs sont absentes : on a de la technique et des pratiques , présentées comme étant la solution pour l'éducation. Les inventions techniques permettent de légitimer n'importe quelles manipulations, conceptions, indépendamment des valeurs sociales, politiques, humaines.

Si l'on enlève le pôle des savoirs ...

Sans la psychologie minimale, on arrive aussi à des aberrations. La leçon magistrale telle qu'elle est théorisée par le courant Guizot est fondée sur une valeur, la rigueur du savoir, et une pratique, le discours cohérent.

Mais elle n'intègre pas ce que nous savons des conditions pour que quelqu'un s'approprie un discours, ce que les psychologues appellent « le conflit socio cognitif ».

Ce que Bourdieu montre très bien et qui n'est pas discutable, c'est que le cours magistral est éminemment sélectif.

Si l'on enlève le pôle des pratiques ...

Il y a les pédagogies intentionnelles qui associent des valeurs et des savoirs mais qui ne s'intéressent pas aux pratiques et proposent des choses inapplicables. La psycho-pédagogie piagetienne n'est pas applicable. Personne ne peut faire passer à

tous les élèves les tests requis pour savoir à quel stade ils en sont. Personne ne peut adapter des exercices au stade cognitif de chacun. Et c'est impossible dans un collectif. Certaines formes de pédagogies différenciées étaient de la pédagogie intentionnelle.

« Si l'on veut penser pédagogie il faut toujours penser l'articulation entre les valeurs, les appuis scientifiques qui nous permettent de comprendre, et des pratiques cohérentes. »

Célestin Freinet associe les trois : il a une vision politico-pédagogique précise, celle de l'école du peuple, une vision psychologique structurée qui vient pour l'essentiel d'Édouard Claparède et de l'école de Genève, et des pratiques cohérentes avec les deux premiers points.

On a donc un système qui tient sur les trois piliers, qui donne une pédagogie et non pas une méthode, une pédagogie étant un projet et une démarche qui n'interdisent pas d'inventer des méthodes. Il y a une pédagogie, fondée sur des valeurs, des connaissances et des pratiques et il y a d'autre part, des techniques mobilisées intelligemment, qui sont un ensemble d'outils, une panoplie pédagogique et non pas une méthode unique. ● ● ●

Après ces retours suscités par le travail des stagiaires, Philippe Meirieu entre dans le sujet du stage, « Éthique et Pédagogie » en posant la première problématique.

1-Au cœur de la pédagogie, une double exigence éthique : le principe d'éducabilité et le principe de liberté.

« Je suis entré dans la réflexion pédagogique dès lors que je me suis trouvé confronté à une double exigence éthique : le principe d'éducabilité et le principe de liberté. »

LE PRINCIPE D'ÉDUCABILITÉ

C'est l'affirmation, poursuit Philippe Meirieu, que tout enfant peut apprendre et grandir. Ce n'est pas une vérité, c'est un postulat.

Je ne sais pas si c'est vrai, mais je sais que c'est juste. Et si je ne fais pas ce pari là, il vaut mieux que j'aie fait un autre métier.

Toute l'histoire de la pédagogie est constituée de gens qui ont toujours fait ce pari à l'égard de ceux qui étaient réputés inéducables. La pédagogie naît à la Révolution française avec deux personnages : Jean Itard et Johann Heinrich Pestalozzi

Jean Itard recueille Victor, l'enfant sauvage diagnostiqué comme « congénitalement idiot » par le docteur Pinel. Convaincu qu'il n'y a pas de débiles de naissance, que l'éducation peut tout, Itard

tentera de faire de l'enfant sauvage un enfant comme les autres, avec le projet de le faire accéder à la parole. Victor ne réussira pas à parler, ni à lire, ni à compter, mais il progressera beaucoup. En s'intéressant à celui qui était identifié comme inéducable, Itard a inventé un nombre incalculable d'outils pédagogiques, faisant ainsi considérablement progresser l'éducation.



Johann Heinrich Pestalozzi, disciple de Rousseau veut « donner des mains » à Rousseau qu'il trouve trop théorique. Il s'occupe d'enfants considérés comme inéducables, invente des organisations extraordinaires et ça marche.

Dans mon histoire personnelle, j'ai été marqué par un ouvrage intitulé « Lettre à une maîtresse d'école » que j'ai lu en 1967, écrit pas des enfants italiens, exclus des écoles officielles et récupérés par un prêtre dissident. Ces enfants exclus demandaient une seule chose :

que soit fait le pari qu'ils pouvaient réussir.

LE PRINCIPE DE LIBERTÉ

Le trajet personnel qui m'a amené à articuler ces deux principes, d'éducabilité et de liberté, c'est l'idée que je dois faire le double pari que tout élève est éducatible et que je ne peux pas l'éduquer de force. C'est très difficile. J'ai mis du temps.

J'ai travaillé sur ce sentiment que tous les élèves peuvent évoluer et grandir, mais que je ne peux pas leur imposer de le faire parce qu'alors, je vais utiliser des moyens qui seront contradictoires avec le respect élémentaire de la personne. ● ● ●

Cette question, je l'ai éclaircie quand j'ai écrit l'ouvrage « Le choix d'éduquer, éthique et pédagogie », dans une circonstance familiale très particulière. Ma fille ainée, après une agression, a fait une anorexie.

C'est tellement difficile que l'on est tenté de la nourrir de force, pour qu'elle ne meure pas, et en même temps on sait que cela ne sert à rien. Parce que si elle a décidé de s'arrêter de manger, il n'y a qu'elle qui peut décider de recommencer à manger.

J'ai été à ce moment-là, aidé par un grand monsieur, André de Peretti qui m'a dit « Tu ne peux pas décider à la place de l'autre, mais tu peux, d'abord garder confiance, et construire des conditions pour que l'autre décide. »

Nous sommes là devant un dilemme qui est l'éthique même de l'enseignant.

« **Nous ne pouvons pas apprendre à la place des autres, mais nous devons faire le pari que tout le monde peut apprendre.** »

Cela n'est pas de la philosophie générale, c'est très concret : le problème est moins de gaver l'autre que de le rendre demandeur de ce que nous lui proposons. Et c'est cela qui fait que ce métier est compliqué et ne peut pas être réduit à une mécanique cognitive pure.

Si nous avons besoin de la psychologie, de la sociologie, des neurosciences ...etc, la réalité de l'acte qui se joue dans l'enseignement est portée par une relation faite d'éducabilité et de liberté, qui réussit à mettre cela en dialectique dans des situations

précises que l'on crée, que l'on invente, que l'on construit, que l'on accompagne au fur et à mesure.

LES NEUROSCIENCES

Le grand malentendu, avec les neurosciences, est qu'elles seraient censées résoudre tous les problèmes d'apprentissage. Tous, sauf UN ... qui est celui du désir d'apprendre.

Et ce n'est pas rien ce UN là. Dans le petit livre orange, on nous dit que la reconnaissance syllabique est essentielle. Les neurosciences, pour dire cela s'appuient sur une découverte de Stanislas Dehaene, « le recyclage neuronal ». Les neurones qui permettent de lire sont les mêmes que ceux utilisés pour la reconnaissance visuelle des

objets. Dehaene dit qu'il faut donc être attentif aux lettres de la langue française comme p, b, q, d. Extraordinaire découverte qui lui fait dire qu'il n'y a que la méthode syllabique qui soit efficace.

Et là, on voit bien que l'on passe instantanément à partir d'une observation exacte, de ce qui devrait être une « vigilance syllabique » (que la majorité des enseignants pratiquent) à ce qui devient une « méthode syllabique ».

Le recyclage neuronal, élément totalement vrai, se traduit par une prescription méthodologique unique quand on pourrait simplement dire aux enseignants de faire attention à isoler et étudier ces lettres qui peuvent prêter à confusion. On passe d'une vigilance légitime à une méthode dogmatique.

Parmi les scientifiques intéressants, il y a Olivier Hou-dé qui s'inscrit en articulation avec tout le travail de la recherche développée en didactique. ● ● ●



Il reprend l'expérience des 10 jetons de Piaget, espacés puis rapprochés, pour laquelle 9 élèves sur 10 pensent qu'il y a plus de jetons dans la ligne où ils sont écartés.

Et il s'intéresse à l'élève qui, avant de répondre, va expérimenter, vérifier, en effectuant une correspondance terme à terme entre les deux lignes de jetons.

Avec l'IRM, Olivier Houdé s'est aperçu que l'enfant qui expérimente avant de répondre, bloque la réaction des lobes pariétaux, par le cortex frontal. Il inhibe sa réaction première, ce qui lui permet d'expérimenter. L'inhibition de la réaction immédiate est donc un phénomène fondamental.

Il a raison : la pensée naît dans l'inhibition de la réaction immédiate. Il y a plusieurs problèmes dans l'application de cette théorie à la classe : même si on nous montre par IRM que l'enfant doit inhiber sa réaction immédiate, on ne livrera jamais l'interrupteur. Vous n'aurez jamais sur votre bureau des boutons poussoirs pour activer le cortex frontal de chacun de vos élèves.

Nous savons le COMMENT: l'élève qui inhibe sa réaction immédiate, entre dans la réflexion.

Mais nous ne savons pas le POURQUOI : pourquoi tel élève le fait et tel autre ne le fait pas. On sait que ce n'est pas une question d'équipement neuronal. Ils ont tous un cortex frontal. Mais il y a un moment où ils décident d'inhiber ou pas.

Donc les neuroscientifiques ont raison de nous dire cela mais ils ne nous disent pas quelle est pédagogiquement, non pas la solution, mais les pistes de travail que l'on peut investir pour créer ce qu'ils nous montrent mais dont ils ne nous disent pas pourquoi cela se passe.



Nous sommes là devant toute une série de questions qui nous amènent à une seule et même question, « Qu'est-ce qu'une situation pédagogique? » C'est une situation qui respecte à la fois le principe d'éducabilité et le principe de liberté.

L'ÉCOLE INCLUSIVE

Dans vos panneaux de ce matin, parmi les « Situations critiques » que vous décrivez, même si le mot n'est pas écrit comme tel, j'ai vu une déclinaison de l'école inclusive.

Plusieurs d'entre vous évoquent de diverses façons, la présence d'un élève qui met en péril l'équilibre de la classe.

L'enseignant ne sait comment faire avec lui.

Il est pris entre le principe d'éducabilité et l'abandon de cet élève, reniant ainsi le principe d'éducabilité et enlevant sa chance à l'élève. Aujourd'hui, à travers la notion d'école inclusive, promue par l'institution et la société, ce problème est devenu particulièrement crucial. Nous avons aussi des lobbies de parents qui pèsent très lourd dans l'opinion publique. D'où le discours sur l'école inclusive avec un malentendu majeur, qui est bien sûr celui des moyens, de la formation des enseignants, mais surtout la confusion entre l'institution inclusive et l'activité inclusive.

« Il ne suffit pas de mettre un élève dans une classe pour l'inclure. Si dans la classe, il ne fait aucune activité avec les autres élèves de la classe, il n'est pas inclus, il est exclus de l'intérieur. »

Le problème de l'inclusion est donc de trouver des activités pédagogiques inclusives, que les élèves porteurs de handicap peuvent effectuer avec les autres sans être marginalisés et exclus. ● ● ●

C'est cela l'enjeu majeur. Une institution n'inclut pas, elle met dedans. Et une fois que l'on est dedans, il faut faire avec. Et le passage du « mettre dedans pour faire avec » est loin d'être facile.

C'est pour cela que je suis réservé sur cette notion. Elle est extrêmement généreuse dans son principe mais je ne suis pas sûr qu'elle soit pédagogiquement à l'abri du fantasme de la toute puissance d'un principe d'éducabilité qui ne respecterait pas le principe de liberté de chaque sujet.

Si l'on prend le principe d'éducabilité, on met tout le monde dans la

même classe, on ne s'occupe pas de former les enseignants et on ne cherche pas quelles sont les *activités communes auxquelles ces élèves peuvent participer*.

On leur fabrique de l'individualisé, mais c'est de fait, une exclusion de l'intérieur.

La pédagogie est au cœur de cette tension entre éducabilité et liberté. La difficulté que l'éthique nous apporte est qu'il faut combiner des contraires.

Dans le roman de Marguerite Duras « La Pluie d'été », Ernesto ne veut apprendre que ce qu'il sait déjà. L'instituteur dit aux parents que cela ne se discute pas, que l'instruction est obligatoire. Et Ernesto répond que ...

« ... l'instruction est obligatoire, mais l'apprentissage ne se décrète pas. »

On est ici au cœur de l'éthique enseignante qui ouvre sur une multitude de pratiques.

2-La pédagogie comme travail pour permettre l'émergence d'un sujet ... libre et solidaire.

Un sujet est le contraire d'un objet, c'est une personne qui peut dire « JE », Ce n'est pas rien, dans une société où le « ON » est très puissant que de

pouvoir dire « JE ». Dire « JE », c'est plus difficile que de s'assujettir. Il faut bien sûr faire la différence entre le « JE » de l'enfant qui est un « JE » de l'infantile, de la pulsion, du caprice, de la satisfaction immédiate. Le « JE » du sujet, c'est celui de la réflexivité, le « JE » de l'attente, de la construction de l'opinion, de la vérifica-

tion de l'information, c'est le « JE » qui va se construire en laissant à la réflexivité, le temps de son développement. Et c'est très compliqué parce que nous sommes dans un activisme induit par l'école programmatique, accentué par les pressions des familles et de l'institution.

Si l'on veut construire des sujets, il faut leur donner du temps, entre la question et la réponse afin de faire émerger la réflexivité et que la pensée se développe. Alain Badiou dit que le problème de la société contemporaine est la dilution de la pensée.

« Retrouver la densité de la pensée nécessite des temps de silence, de déconnexion, de méditation, de réflexion, d'échange. Si on ne retrouve pas cette densité de la pensée à l'école, où va-t-on la trouver ? »

Et qui va la trouver sinon ceux qui ont des privilèges familiaux significatifs. La priorité de l'école aujourd'hui c'est d'être un espace de décélération. ● ● ●



Pour illustrer ce propos, Philippe Meirieu évoque l'héritage pédagogique de Janusz Korczak qui fut à l'avant-garde du combat pour la justice sociale. Personnage hors du commun, médecin juif polonais, Janusz Korczak crée des orphelinats pour les enfants qu'il découvre dans les rues après la guerre de 14. Face à ces enfants violents et dans l'exigence forte que l'on s'occupe d'eux, il est d'une extraordinaire inventivité pédagogique. Pour résoudre le problème des bagarres, après avoir tenté un système de points qui échoue plus ou moins, il met en place un autre système : tout le monde peut taper sur n'importe qui, n'importe quand, n'importe comment autant qu'il le voudra **MAIS À UNE CONDITION**, qui est de le prévenir *par écrit* vingt quatre heures à l'avance. Révolte dans l'orphelinat... sur le fait que certains ne savent ni lire, ni écrire.

Janusz Korczak propose alors d'être le scribe de ces enfants. Les lettres sont mises dans une « Boite des bagarres » relevée tous les soirs. À la veillee, Korczak les lit à tous, de façon anonyme, sans jugement de valeur, laissant les enfants échanger, discuter.

Puis il leur lit des histoires qu'il a écrites lui-même, en particulier celle du Roi Mathias, société d'enfants dans laquelle il y a des bagarres. Il ne commente pas, mais fait cet acte extraordinaire qui organise la séparation entre la pulsion et l'acte et, entre les deux, il les nourrit par la culture.

Il crée ainsi la matrice d'un dispositif pédagogique : une contrainte, on sursoit, on réfléchit, on se documente, on lit, on échange et puis on décide ou on élabore et on produit. Un dispositif pédagogique n'est pas de dire « oui tu as raison » ou « non tu as tort ». C'est dire « Oui peut-être, non mais pas

tout de suite, réfléchis, écris expérimente ... pour passer d'un état donné de ta pensée à un autre état donné ». C'est dans cet écart, nommé « processus de subjectivation » que se construit le sujet, qui passe du « JE » infantile et capricieux au « JE » réfléchi qui a pris le temps de se nourrir et de se construire.

C'est fondamental dans une société qui incite au caprice, au tout tout de suite.

L'enjeu est peut-être là : l'émergence d'un sujet, qui réfléchit qui débat dans un contexte et des contraintes structurées.

LA LAÏCITÉ

Derrière cela, il y a la laïcité.

Ferdinand Buisson disait de la laïcité qu'elle est « la distinction entre le savoir et le croire ».



« **Le savoir, c'est ce qui est partageable à l'infini.**
Le croire, c'est ce qui n'est partageable qu'avec ceux qui possèdent les mêmes convictions. »

Les savoirs réunissent, les croyances séparent. Le rôle de l'école publique est d'apprendre à l'enfant à discerner ses croyances, qui appartiennent à sa sphère privée, des savoirs qui réunissent et relèvent du public.

Le rôle du maître est donc de ne pas enseigner les savoirs comme des croyances. S'il demande à ce qu'on le croie sur parole, il n'est plus le maître, il devient un clerc. Il n'est plus républicain, ni laïc. Au regard des fake news, des théories du complot, de l'obscurantisme, nous avons une responsabilité importante, difficile mais qui peut se construire dès l'école primaire, si l'on met en place des « méthodes actives », si l'enfant peut agir pour vérifier, travailler, manipuler le savoir.

LA RÉSISTANCE DU CONCRET

Philippe Meirieu explique comment, Matthew Crawford, philosophe américain à mi-temps à Harvard et réparateur de motocyclettes chez un garagiste pour son autre mi-temps, explique le problème de beaucoup d'enfants, dans la société de la virtualité, qui ne rencontrent pas la résistance du concret. Le virtuel ne résiste pas, il est conçu pour que les étapes soient franchies. Quand vous sculptez du bois, du fer, de la terre, vous travaillez avec des choses qui vous imposent une loi qui n'est pas celle de la normalisation mais de la normativité. Dans son dernier livre « Contact », Crawford montre comment la réussite à l'école est corrélée à l'activité manuelle, à la manipulation d'éléments qui résistent et qui arbitrent.

L'illettrisme scientifique est l'un des fondements de « La main à la pâte ».

« Quand on donne à des enfants, 2 piles, 6 fils et 3 ampoules, celui qui a raison n'est pas celui qui gueule le plus fort, c'est celui qui allume les ampoules. »

Cet arbitrage par le réel, est, selon Crawford, un peu perdu. Nous sommes devant des enfants qui sont dans la pensée magique, dans le monde d'Harry Potter. L'autorité n'est pas le caprice de l'adulte, c'est la réalité qui résiste. Un sujet se construit en manipulant des objets, en dialoguant avec eux. C'est un des éléments qui explique l'écart entre filles et garçons à l'école.

L'ÉCART ENTRE FILLES ET GARÇONS

Les filles restent attachées aux questions matérielles, au travail bien fait. Elles sont 40% au-dessus des garçons en matière de résultats scolaires. 87% des filles ont le bac contre 64% des garçons. Dans les structures d'élèves en difficulté, 5% de filles, 95% de garçons. Dans les Établissements Pour Mineurs en

France, il y a en tout 17 filles pour plus de 1000 garçons. Ces écarts de réussite sont vrais pour tous les pays développés. Plus le milieu social est défavorisé, plus l'écart est important. Et pourtant, à la question « qui sont vos bons élèves ? », les professeurs, deux fois sur trois, citent des noms de garçons. Et le commentaire est toujours le même : « Oui, les filles ont de meilleurs résultats, mais c'est parce qu'elles travaillent. Elles sont scolaires, elles font leurs

devoirs, elles s'appliquent,

J'ai enseigné en fac jusqu'à l'an dernier...

« ... Les filles arrivent avec des trousse, des stylos à quatre couleurs, des règles, des machins fluos, elles prennent des notes impeccables.

Quant aux garçons, ils arrivent avec un vieux bic qui bave dans la poche arrière. Ils n'ont même pas de papier. Ils arrachent une feuille à la fille d'à côté et ils prennent deux notes qu'ils jettent à la poubelle en sortant... »

Et le pire, c'est qu'ils demandent leurs notes aux filles pour réviser les examens ... Et qu'elles leurs donnent ! Ce qui veut dire que les filles sont meilleures mais que l'on introduit à tous les échelons, des correctifs pour les éliminer. Les notes n'ont pas les mêmes valeurs dans les orientations. ● ● ●



Comment expliquer ces différences ?

Ce que j'observe, en termes factuels, c'est que, contrairement aux garçons, les filles parlent de leur travail entre elles .

Elles se téléphonent, s'expliquent entre elles quand elles n'ont pas compris.

Pour les garçons, parler du travail scolaire est une manière de déchoir de leur virilité.

Les filles manipulent car elles travaillent à la maison, elles aident leurs mères. Il y a une corrélation très forte entre le fait d'être une fille, de moins jouer aux jeux électroniques , de manipuler, de discuter du travail scolaire, d'être plus précises, plus méticuleuses et plus travailleuses.

Tout cela va ensemble. Et les garçons eux, tendent à dévaloriser tout cela, qu'ils considèrent comme des attributs féminins dont il faut se départir pour être un homme.

Je suis convaincu qu'il y a, sur cette question-là, un enjeu de société très important.

L'ÉLÈVE - SUJET



Il n'y a pas de sujet sans objet. La question de l'éthique c'est la question « comment je me construis comme sujet ». Dans mes travaux, je parle de la pédagogie du « chef d'oeuvre ». Il vaut mieux que l'enfant refasse dix fois quelque chose dont il sera vraiment fier, plutôt que de bâcler, de passer à la suite et de ne jamais avoir réussi quelque chose complètement.

Si la question de l'éthique est la question du sujet, qu'est-ce qu'un élève-sujet ?

Il est capable de vivre dans le monde sans occuper le centre du monde : pour certains gamins que vous avez dans vos classes, il faut leur permettre de prendre une place.

Car, quand quelqu'un prend toute la place, c'est qu'il n'a pas une place précise dans le groupe avec des droits et des devoirs afférents à son rôle dans le groupe.

Il est capable de surseoir à ses impulsions. Il n'est pas l'enfant bolide. Il faut lui imposer des formes d'expressions qui lui permettent de prendre sa distance avec l'immédiateté. Prise de parole différée, passage par l'écrit.

Il est capable de transformer son désir de savoir en désir d'apprendre.

C'est mobiliser des projets, rencontrer des obstacles qui doivent être à la fois difficiles pour progresser et franchissables pour avancer.



Il sait distinguer ce qu'il fait de ce qu'il apprend, comprendre qu'on ne lui demande pas de faire mais de comprendre, d'intégrer le contrat didactique.

Il est capable de se décentrer, d'entendre les points de vue des autres. La décentration,

c'est être capable de critiquer ce que l'on fait comme si l'on n'en était pas l'auteur (Piaget).

C'est ce mouvement de distanciation qui permet de se corriger.

Il est capable de fixer son attention et de s'investir pleinement dans un geste physique ou mental.

Cela s'apprend ; la transition, le passage d'un univers à l'autre changent la posture mentale, rendent possible la capacité à fixer son attention. Les enseignantes de maternelles le font très bien

Il est capable de désintriquer le savoir et le croire.

Il est capable d'émettre des hypothèse, de rechercher des informations, d'expérimenter.

Il a intériorisé l'exigence de précision, de justesse et de vérité.

Il est capable de métaboliser les pulsions qui l'habitent.

Pour Albert Jacquard, « L'enseignement, c'est l'aide au métabolisme. » Il prenait ce mot au sens propre. Il disait :

« **Là, vous avez le lapin et là vous avez la luzerne. Quand le lapin mange la luzerne, la luzerne devient du lapin. La culture c'est ça.** »

L'élève qui absorbe des mathématiques les fait siens. Cela ne reste pas extérieur à lui. De la même manière, si on est habité par la violence, il est préférable de la métaboliser en forme d'expression artistique ou sportive.

Ce tableau que je vous livre balaye ce que, pour

ma part, je mets derrière la question de l'éthique, c'est-à-dire l'émergence du sujet en éducation et qui renvoie à une conception du métier, qui n'a rien à voir avec une conception qui serait l'application mécanique d'une espèce de programme.

C'est comme si l'on pensait qu'il suffisait d'avoir un moteur pour que la voiture roule. Certes, il faut un moteur, le cerveau de l'enfant, mais il faut aussi de l'essence et quelqu'un qui pilote.

Pour le moment, ce que nous savons du moteur est extrêmement ténu et on voudrait faire en sorte de faire fonctionner l'éducation en ayant un moteur et en le privant à la fois d'essence et de pilote.

Ce qui ne nous permettra pas d'aller très loin.



Silence enchanté, applaudissements enthousiastes ...

80 professeur.e.s des écoles quittent la salle 18 de l'ESPE. Réjou.e.s.



Merci Philippe Meirieu

Pour la Commission Pédagogique du SNUipp 89